

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 MARS 1894

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Noces d'or du couvent de Saint-Roch de Québec, par J.-B. Caouette. — L'harmonie dans la nature par Albert Ferland. — M. J.-B. Caouette, par E.-Z. Massicotte. — Georges Villeneuve, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré." — La surprise de Gouai. — Le début de la vie. — Primes du mois de février. — Nouvelle : Dans ce monde et dans l'autre, par G. G. G. — Pour tuer le temps. — Notes et faits : Histoire des superstitions ; Variétés historiques ; Anotomie fantaisiste ; Visions historiques ; Sept sortes de femmes ; Napoléon Ier à la messe, par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres — Galerie échiquenne : Rév. M. F.-X. Burque. — Feuilletons : En Famille ; Les Mangeurs de Feu.

GRAVURES. — La surprise de Dongoi au Soudan : Le colonel Bonnier — Musique : La rose de Pierrot. — Portraits : J.-B. Caouette ; Dr G. Villeneuve ; Le colonel Bonnier ; L'enseigne de vaisseau Aube. — Au Soudan : Vue de Tombouctou prise par Français. — Gravure du feuillet.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal

ENTRE-NOUS.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien — CHARLET.



EST donc une chronique canine que je vais vous faire aujourd'hui.

On a beaucoup parlé, il y a quelque temps, du chien de M. Arpin, de Saint-Jean, qui a retrouvé dans la neige une montre perdue par son propriétaire, et bien que je ne veuille diminuer en rien le mérite de cet intelligent quadrupède, je vous avoue

que je n'ai vu dans ce fait que l'acte d'un bon chien au nerf olfactif très sensible, et je trouve Ownery beaucoup plus intéressant.

Ownery était, — car il est mort, — un chien très connu de réputation aux Etats Unis et au Canada ; plusieurs journaux de Montréal en ont même parlé, à l'occasion de son décès, mais comme je connais, sur la vie du défunt des détails absolument iné-

dits, je crois devoir les publier pour conserver la mémoire de ce chien de bien.

* * Je me trouvais, l'autre soir, chez Faucher de Saint-Maurice, — et à ce propos je dois dire à ses camarades des deux mondes qu'il est complètement rétabli, grâce au régime d'anachorète qu'il suit depuis quelque temps ; il tourne même au moine, — quand deux de ses cousins vinrent fumer une pipe avec lui.

L'un d'eux, M. Octave Talbot, conducteur de malles (employé ambulant) depuis vingt ans, sur le chemin de fer de l'Intercolonial, nous raconta quelques épisodes de voyage, déraillements, collisions, accidents de chemin de toutes sortes dont il avait été témoin, quand, s'interrompant tout à coup :

— Mais une des plus curieuses aventures que j'ai jamais eues, c'est celle qui concerne Ownery, qui vient de mourir.

— Ownery ? Qu'est-ce que c'est ça, Ownery ?

— Un bon chien.

Et M. Talbot nous raconta comment il l'avait vu pour la première fois, couché dans le wagon-poste qui se rendait de Montréal à Halifax. Il crut d'abord qu'il appartenait à un voyageur, mais voyant qu'il ne voulait pas aller ailleurs que dans ce char, il en prit soin jusqu'à destination. A Halifax, le chien s'en alla Dieu sait où, mais, en repartant pour Lévis M. Talbot le retrouva dans le wagon-poste, comme s'il était chez lui.

Il essaya de s'en débarrasser plusieurs fois à Québec, mais l'animal tenait bon.

Son propriétaire malgré lui, commençait à en avoir assez, d'autant plus que ne voulant pas le laisser mourir de faim, il était forcé de payer sa pension, quand, un beau matin, il regarda son collier :

"OWNERY, P. O., Albany, N.-Y."

— Ma foi, dit-il, je vais écrire au bureau de poste d'Albany ; peut-être connaît-on ce chien là-bas.

Deux jours plus tard, il reçut la réponse suivante :

"ALBANY POST OFFICE

"Albany, N.-Y., 14 mars 1891.

"O. Talbot, Ecr., Québec.

"Cher Monsieur,

"Votre honorée du 11 courant relative à Ownery, m'arrive à l'instant. Ce chien a élu domicile au bureau de poste d'Albany, et bien qu'il n'appartienne à aucun employé, il est considéré comme "attaché" au bureau et a reçu en cette qualité, il y a trois ans, le collier qu'il porte. Il a un penchant pour les voyages en chemin de fer et est connu de tous les employés et maîtres de poste des Etats-Unis. Les dernières nouvelles que nous avons eues de lui, avant votre lettre, nous venaient d'Halifax, N.-E., vous voyez donc qu'il a fait une assez longue excursion. Vous trouverez ci-joint un mandat-poste de \$2 00 montant par vous déposé et vous prie d'accepter nos sincères remerciements.

"S'il vous arrivait de le rencontrer encore en voyage, veuillez le confier aux employés de la poste du chemin de fer et soyez certain qu'il retrouvera certainement sa route pour revenir chez lui.

"Prière de l'envoyer *via* Montréal comme vous en avez l'intention et vous obligerez

"Votre très respectueux,

"JAS. M. WARNER,

"Maître de poste.

"N. B. — Ecrivez-moi un mot au moment de son départ."

M. Talbot offrit à Ownery un copieux dîner d'adieu, lui attacha un collier un petit sac contenant quinze cents, et une étiquette portant ces mots : "J'ai de l'argent dans ma bourse."

Puis il jeta à la poste, la lettre suivante :

"Québec, 18 mars 1891.

"M. Jas. M. Warner, maître de poste,

"Albany.

"Ownery part ce soir par le train de 8.15 hrs,

lesté d'un bon lunch et de l'argent nécessaire au voyage. J'espère qu'il arrivera à bon port et qu'il nous donnera de ses nouvelles aussitôt débarqué. Ownery s'est très bien conduit ici et ne laisse que des amis.

"Votre tout dévoué,

"O. TALBOT."

Entre nous, Ownery avait mangé une partie aussi notable que charnue d'un policeman qui s'était aventuré à s'asseoir sur un sac de lettres, à Connors, Madawaska, mais il faut ajouter aussi qu'il n'a jamais eu que ce cas de policemanphagie sur la conscience.

Il arriva à bon port et le surlendemain M. Talbot reçut la lettre suivante :

"Albany, N.-Y., 20 mars 1891.

"O. Talbot, Ecr., Québec.

"Cher Monsieur,

"Ownery est arrivé ce matin et fait retentir le bureau de ses joyeux aboiements. Il paraît très heureux de revoir ses vieux amis qui l'ont accueilli avec plaisir.

"Nous ne serions pas surpris de le voir bientôt repartir et s'il va vous retrouver, dites bien aux enfants d'être bons pour lui, mais donnez-lui sa liberté quand il sera fatigué de son séjour et qu'il éprouvera le besoin de changer d'air. Je suis certain qu'il retrouvera toujours le chemin du bureau.

"Merci encore.

"Votre, etc.

"JAS. M. WARNER, M.P.

Puis il continua à voyager.

Un de nos confrères reproduit le passage suivant d'un journal américain :

"Nul mieux que lui, paraît-il, ne connaissait l'horaire et le réseau des chemins de fer. Pour n'en citer qu'un exemple, Ownery, il y a de cela quelques années, vint à Montréal. D'ici, — toujours seul, bien entendu, — il poussa une pointe jusqu'à Sherbrooke, puis voyagea successivement sur le South Eastern, le Montreal & Dundee. Il se rendit à Ottawa par le Canada Atlantic et s'en revint le lendemain par le Canadian Pacific. Pour regagner Albany, il visita minutieusement nos deux gares, choisit un train en partance pour Toronto ; là mit pied à terre, prit un autre train sur Hamilton ; de là se dirigea sur Niagara en prenant le transfert de rigneur et des chutes Niagara, fila tout droit sur New-York, après avoir attendu quatre heures en gare le train particulier chargé du raccordement."

Je ne me porte pas garant de l'exactitude parfaite de ce paragraphe, et j'aime mieux mettre de côté ces récits, dans lesquels on a peut-être forcé la note, pour revenir à l'histoire vraie.

Un an et plus s'était écoulé depuis la visite d'Ownery en Canada quand, en 1892, une affaire appela M. Talbot aux Etats-Unis.

Dans le train, il rencontra M. et Mme Louis Bilodeau, de Québec, et Mme L. G. Demers (de l'Événement), qui se rendaient en Floride, et le voyage alla bien jusqu'à Albany, où les voyageurs furent forcés de s'arrêter quelques heures, pour une cause quelconque, déraillement ou autre.

— Ma foi, dit M. Talbot à ses compagnons de route, je ne suis pas fâché de ce retard, car j'aurai le temps d'aller voir un ami qui demeure ici.

— Un ami, ici ? un Canadien ?

— Je le crois Américain.

— Mais qui, enfin ?

— Un chien.

Exclamations, rires, etc., tant et si bien, que l'histoire racontée, les trois voyageurs voulurent accompagner M. Talbot au bureau de poste.

— M. Warner est-il visible ?

— Non, monsieur, il est absent et ne reviendra que demain.

— J'arrive du Canada et je n'ai malheureusement pas le temps d'attendre ; mais j'ai un autre ami au bureau.

— Son nom, s'il vous plaît ?

— Ownery.

— Ownery ! Vous venez du Canada, mais alors, vous êtes M. Talbot.